

Ah ! messieurs, que n'ai-je ici le pinceau d'un Raphaël pour dépeindre à vos yeux, dans toute sa splendeur, cette belle vie d'étudiants, telle qu'elle se pratique par toute l'étendue de ce pays privilégié !

Levés avant le jour, hiver comme été, nos étudiants canadiens n'ont qu'une seule ambition, celle d'acquérir les connaissances de leur état, qu'une soif, celle d'apprendre. Leurs compagnons, leurs amis, ce sont leurs livres. Qui pourrait ne pas leur payer le plus ample tribut d'admiration, lorsqu'on les voit renoncer avec une abnégation au-dessus de tout éloge, à toutes ces distractions, à toutes ces fêtes, à tous ces plaisirs vers lesquels les entraîne si puissamment la faiblesse humaine, si faible à cet âge. Que si l'on me reprochait de charger le tableau, j'en appellerais au témoignage des étudiants eux-mêmes, sûr que leurs puissantes voix ne manqueraient pas de soutenir ces grandes vérités, toutes paradoxales qu'elles puissent paraître au premier abord. Mais pour faire ce tableau il me faudrait le pinceau de Raphaël, et je ne l'ai pas.

Malheureusement, messieurs, le Canada n'est pas l'univers, et combien n'est-il pas de pays où les choses sont loin de présenter un aspect aussi consolant ; transportons-nous donc par un effort de l'imagination dans une de ces tristes contrées, voyons ce qui s'y passe.

Là, comme ici, il y a des disciples de Cujas, des disciples d'Hippocrate, bien d'autres disciples. Nous prendrons comme exemple un des premiers. Sur les dix heures du matin, on le voit se rendre à pas comptés, artistement cadencés, vers le bureau de ce personnage toujours si original qu'on appelle le *patron*. Ici, au milieu des in-folios, des codes civils, des codes criminels, de bien d'autres codes, s'étale avec nonchalance